

ENTREVUE  
VEC WOODY ALLEN

2,00\$

# Tribune Juive

Magazine d'actualité culturelle

4<sup>e</sup> ANNÉE, VOL. 4, N<sup>o</sup> 2

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1986

## JORGE-LUIS BORGES

• Le bonheur:  
un inédit de Borges

• L'exemple Borges  
Émile OLLIVIER

• Borges: Mode  
d'emploi  
Dany LAFERRIÈRE

• Illustration  
borgesienne de  
l'auto - conscience  
littéraire  
Amaryll CHANADY

• Borges et les tigres  
Wladimir KRYSINSKI

• Fascination de  
la Kabbale  
Wladimir RABI

\* \* \*

• Le goût des  
confitures  
Bob ABITBOL

• Québec, ta langue  
fout le camp  
Yves BEAUCHEMIN



# J. Luis Borges

## L'OR DES TIGRES

Jusqu'à l'heure du couchant jaune  
que de fois j'aurai regardé  
le puissant tigre du Bengale  
aller et venir sur le chemin prédestiné  
derrière les barres de fer  
sans soupçonner qu'elles étaient sa prison.  
Plus tard viendraient d'autres tigres,  
le tigre de feu de Blake;  
plus tard viendraient d'autres ors,  
Zeus qui se fait métal d'amour,  
la bague qui toutes les neuf nuits\*  
engendre neuf bagues et celles-ci neuf autres,  
et il n'y a pas de fin.

Année après année  
je perdis les autres couleurs et leurs beautés,  
et maintenant me reste seul,  
avec la clarté vague et l'ombre inextricable.  
l'or du commencement.  
Ô couchants, ô splendeurs du mythe et de l'épique.  
ô tigres. Et cet or sans pris,  
ô tes cheveux sous mes mains désireuses.

East Lansing, 1978.

(TRADUCTION I. BARRA)

## L'AUTRE TIGRE

J'imagine un tigre. La pénombre exalte  
La vaste Bibliothèque travailleuse  
Et paraît éloigner les rayonnages.  
Puissant, innocent, sanglant et neuf,  
Il ira par sa forêt et son matin.  
Il imprimera son empreinte dans la boueuse  
Rive d'un fleuve dont il ignore le nom.  
(Dans son univers, il n'y a ni noms, ni passé,  
Ni avenir, rien que l'indubitable instant.)  
Il franchira les distances barbares  
Et humera dans le labyrinthe tressé  
Des odeurs l'odeur de l'aube  
Et l'odeur délectable des proies.  
Parmi les raies des bambous, je déchiffre  
Ses raies. Je pressens l'ossature  
Sous la peau splendide qui frissonne.  
En vain s'interposent les mers  
Convexes et les déserts de la planète;  
Depuis cette demeure d'un port lointain  
De l'Amérique du Sud, je te suis et te rêve,  
Tigre des rives du Gange.

Le soir s'étend sur mon âme et je réfléchis  
Que le tigre vocatif de mon poème  
Est un tigre de symboles et d'ombres,  
Une série de tropes littéraires

Et de souvenirs d'encyclopédie,  
Et non le tigre fatal, le funeste joyau  
Qui sous le soleil ou la lune changeante  
S'acquiesce à Sumatra ou au Bengale  
De sa routine d'amour, de paresse et de mort.  
Au tigre symbolique, je viens d'opposer  
Le véritable, au sang brûlant,  
Celui qui décime les troupeaux de buffles  
Et qui, aujourd'hui, 3 août 1959,  
Projeté sur la prairie une ombre  
Lente. Mais, déjà, de seulement le nommer  
Et donc conjecturer son existence  
Le fait fiction de l'art et non créature  
Vivante, de celles qui vont par la terre.  
Nous chercherons un troisième tigre. Celui-ci  
Sera comme les précédents une forme  
De mon rêve, une suite de mots  
Humains et non le tigre vertébré  
Qui, au-delà des mythologies,  
Foule le sol. Je le sais. Mais quelque chose  
Me contraint à cette aventure infinie,  
Insensée et ancienne, et je continue  
À chercher tout le temps que dure le soir  
L'autre tigre, celui qui n'est pas dans le poème.

(TRADUCTION: ROGER CAILLOIS)

# Borges et les tigres

**B**orges est mort. Vive son œuvre. Le récent décès de l'écrivain argentin aura, peut-être, un effet catalyseur sur la connaissance réelle de ses écrits. Car, ne nous y trompons pas, l'œuvre de Borges n'a certainement pas conquis de lecteurs moyens, à supposer même qu'ils existent. D'une certaine manière Borges s'est trouvé dissocié de son œuvre depuis le début des années soixante, lorsqu'il est devenu célèbre et qu'il s'est mis à parcourir le monde entier, conférencier recherché, puis candidat au Prix Nobel. Il est alors devenu « écrivain classique », « grand écrivain », au sens d'Oscar Wilde, c'est-à-dire celui dont tout le monde parle sans le lire. En tout cas, sans le lire à fond, car lire et comprendre Borges n'est pas une moindre tâche. Maître du paradoxe et jongleur des savoirs littéraire, philosophique et historique, Borges a presque toujours pratiqué une écriture inédite. Sa force de fascination réside dans une extraordinaire capacité de rapprocher des éléments inopinés — idées, jugements, situations narratives — de faire entendre sa voix tantôt ironique, tantôt gravement railleuse et de produire un « récit », un « poème » ou un « essai », genre dans lequel il excellait. Les essais de Borges sont de petites machines infernales, d'une finesse technique impressionnante qui bouleversent les idées reçues, qu'elles soient littéraires, critiques ou philosophiques. Lorsqu'il affirme que Kafka a engendré ses précurseurs (dans *Otras inquisiciones*), il les énumère d'un souffle un peu perfide et mêle Zénon à Han Yu, écrivain chinois du IX<sup>e</sup> siècle. Kierkegaard et Robert Browning, nous devons, nous lecteurs moyens, le croire sur parole, mais nous sommes davantage emportés par la force du paradoxe que par ce que Borges communique sur Kafka et ses précurseurs. Lorsque dans son *Histoire de l'infamie et de l'éternité*, il pratique ce qu'il nomme les « exercices de prose narrative », sa force de persuasion est telle que le lecteur doit suspendre sa méfiance et se laisser emporter par la marche de l'imaginaire et de l'argumentation.

Borges multiplie les sources, documente avec précision ses dires et fait entrer le lecteur dans ses mondes possibles.

Multiplicateur d'antithèses et conteur incomparable, Borges aura donc réinventé la littérature à sa façon. Il aura défini le quoi et le pourquoi de la lecture. Il aura donc fait sa révolution permanente dans la littérature pour prouver que le territoire des lettres, qui s'élargit sans cesse, n'est au fond qu'un retour continué au point de départ, c'est-à-dire au mystère du temps et à la poésie toujours recommençable.

Dans son œuvre tous les chemins mènent vers la poésie dont il essaie de comprendre le sens et les limites. L'éternité de la poésie a commencé avec les langues, mais, et cela est probablement l'élément le plus significatif de la vision poétique de Borges, la poésie ne pourra jamais égaler le monde : « La rose est sans pourquoi // elle fleurit parce qu'elle fleurit » dit le poète baroque allemand Angelus Silesius que Borges cite en conclusion de sa conférence sur la poésie.

Sur le chemin de la perfection le poète rencontre le monde visible des objets, des êtres et des formes. Ce qu'il en dit dans le poème lui révèle son inaptitude à récréer le monde.

Le poète écrit le tigre. Le tigre du poème n'est jamais le vrai tigre du monde. Borges est fasciné par le tigre, objet et symbole privilégiés de sa poésie. Il a écrit plusieurs poèmes consacrés au tigre et l'un de ses plus beaux recueils s'intitule *L'or des tigres*.

Pourquoi le tigre ? La fascination de Borges n'est certainement pas innocente. On sait que cet animal évoque la puissance et la férocité. Le tigre est un symbole riche de significations complexes : symbole de la caste guerrière, opposé au dragon dans l'alchimie chinoise ; symbole malfaisant, mais aussi principe actif, c'est l'énergie, par opposition au principe *humide* et passif ; c'est le plomb opposé au mercure.

Cette richesse symbolique du tigre a fasciné d'autres écrivains, surtout le grand poète mystique anglais William Blake, que Borges ne manque pas d'invoquer. Le poème à mon avis le plus intéressant de tous les poèmes consacrés par Borges au tigre est *L'Autre tigre* qui date de 1959. C'est une sorte d'art poétique et à ce titre il fait concurrence à un autre poème qui s'intitule justement *L'Art poétique* où par une série de métaphores Borges formule sa conception de la poésie classique. Dans *L'Autre tigre* il expose la dialectique de l'écriture poétique dont le tigre est le prétexte imaginaire aussi bien que réel.

Borges y inscrit le temps et l'espace de son inspiration. Le 3 août 1959 il est à la Bibliothèque Nationale de Buenos Aires et imagine un tigre. Imaginer un tigre c'est le dire : « J'imagine un tigre... Puissant, innocent, sanglant et neuf, // Il ira par sa forêt et son matin... // Il imprimera son empreinte dans la boueuse // Rive d'un fleuve dont il ignore le nom. » Or, le poète s'aperçoit que le vrai monde du tigre est sans noms. Le tigre imaginé est mis entre parenthèses. Borges l'inclut dans la réalité en deçà de la parole poétique et accomplit un retour sur sa propre poésie qui n'échappe pas aux tropes littéraires : « ...je réfléchis // Que le tigre vocatif de mon poème / / Est un tigre de symboles et d'ombres, // Une série de tropes littéraires // Et de souvenirs d'encyclopédie,.... »

Le véritable tigre est donc toujours ailleurs, toujours autre. Or, poursuit le poète, il suffit de mentionner le tigre réel pour que celui-ci devienne fictif et littéraire. Non parce que le réel contamine le poétique ou le littéraire, mais parce que la parole tranche et sépare l'image de l'objet. Le réel est visible, sensible, tangible. Une fois nommé il perd sa réalité. Le tigre hante ainsi le poète, tout comme le submerge l'idée que le réel n'est pas nommable. Il est substance, matière, mouvement. Il n'est donc pas poétisable, car il est toujours autre que la poésie. Et Borges l'affirme comme un axiome : le vrai tigre n'est pas dans le poème, il est toujours ailleurs. En même temps le poète confesse son rêve et son obsession. Il cherche ce tigre qui n'est pas, qui ne pourra jamais être dans le poème. Geste par excellence poétique, cette recherche est une « aventure infinie, // Insensée et ancienne,.... ».

Dans ce poème Borges donne à voir l'écriture et son contraire. Le jeu des tropes, des mythes, des références peut « produire » un tigre sur papier, mais aucun tigre réel n'est fait de tropes, ni de mythes. Néanmoins, et cela constitue l'originalité du poème, le tigre réel, vertébré qui se passe de mots est condition nécessaire de la poésie, car c'est le réel qui engendre le mythe et l'extase, la fascination et le rêve. Borges a exprimé dans ce poème sa philosophie de l'écriture, qui repose sur une conscience de la distance entre le monde et la littérature, entre le monde et le poème : mais est aussi la reconnaissance du pouvoir mythopoétique du créateur. Entre le réel et le littéraire il n'y a pas de cercle vicieux. C'est un jeu d'apparences, une circularité de formes et d'extases. L'être de la fiction n'est pas l'être du monde, mais l'un ne peut exister sans l'autre.

Si ce poème célèbre reconstruit le mouvement et les conditions de l'inspiration poétique, il n'épuise pas chez Borges le problème du réel.

Recommençons donc : le vrai tigre n'est pas dans le poème, mais la vérité de la poésie n'est pas le vrai tigre. C'est plutôt ce qu'on pourrait appeler l'événement du texte, c'est-à-dire une transformation du réel par la parole et une réécriture des rapports avec le « vrai tigre » par un système de signes que produit le poète. Presque chaque poème de Borges remplit ces conditions. Ses images, ses extases, ses rêves et ses métaphores sont de cet ordre-là. Toutefois la vérité de la poésie, n'est pas la

vérité du monde. Dans sa conférence sur la poésie Borges souligne qu'il n'y a pas de commune mesure entre un beau sonnet et la réalité, qu'elle soit historique, psychologique ou visible. Et pourtant, dans la même conférence il s'oppose à l'idée que la prose est plus proche de la réalité que la poésie. En fait, selon Borges, c'est la langue qui règle tout. Car la langue est un phénomène esthétique, un instrument de la beauté. Ayant analysé une série d'images et de métaphores de Quevedo, Virgile, Carducci et Shakespeare, Borges s'arrête sur trois prières de marins phéniciens que ceux-ci récitaient au moment où le bateau était sur le point de faire naufrage :

1. « Mère de Carthage, je rends mon aviron. »
2. « Je dors, puis je recommence à ramer. »
3. « Dieux, ne me jugez pas comme un dieu  
mais comme un homme  
que la mer a brisé. »

Et Borges conclut : « Nous sentons immédiatement, du moins je sens immédiatement, dans ces trois prières, la présence de la poésie. On trouve en elles le fait esthétique, non pas dans des bibliothèques, ni dans des bibliographies, ni dans des études sur des familles de manuscrits ni dans des volumes fermés. » On peut rapprocher ce commentaire de *L'Autre tigre*, dans la mesure où ces marins phéniciens sont en quelque sorte les « autres tigres » du poème. Et ils produisent de la beauté sans qu'aucun poète s'en mêle. Résumons : même les « autres tigres » sont poétiques. Qu'est-ce que la beauté alors ? Borges répond : « Je pense que la beauté est une sensation physique, quelque chose que nous ressentons avec tout notre corps. Ce n'est pas le fruit d'une réflexion, il n'y a pas de règle pour l'atteindre ; nous sentons la beauté ou nous ne la sentons pas. »<sup>1</sup>

En définitive, pour Borges, le vrai tigre n'est pas dans le poème. Son altérité est irrémédiable. Mais le tigre de la poésie est un travail de la langue accompli par le poète. Et après on le lit pour y éprouver cette « sensation physique » de la beauté. Borges nous apprend à lire avec le corps, avec tout notre corps. Encore une fois le tigre :

« Année après année  
Je perdis les autres couleurs et leurs beautés,  
et maintenant me reste seul,  
avec la clarté vague et l'ombre inextricable,  
l'or du commencement.  
Ô couchants, ô splendeurs du mythe et de l'épique,  
ô tigres. Et cet or sans prix  
ô tes cheveux sous mes mains désireuses. »

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce poème. Laissons-le tel quel. Pour que notre corps le traduise en beauté.

1) (« La poésie » dans *Conférences*, tr. par Françoise Rosset, Éd. Gallimard, 1985, Coll. « Folio/Essais », p. 111).